

Le style comme expérience



**PIERRE BERGOUNIOUX**

Le style  
comme expérience

penser / rêver

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.8236.0276.0

© Éditions de l'Olivier, 2013.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Nous sommes sensibles au style. Il colore toutes les manifestations de l'existence sociale. Le mot s'applique plus particulièrement à la littérature. Selon le dictionnaire, c'est un « aspect de l'expression chez un écrivain », une « façon de traiter les matières et les formes » dans les arts plastiques et, d'un point de vue plus général, une manière personnelle ou collective d'être ou de faire.

Étymologiquement, le grec *stulos* désigne simplement un pilier. Le stylite est un ermite qui vivait et priait au sommet d'une colonne, entre ciel et terre. C'est le latin qui a rapproché l'étai de l'écrit. *Stylus*, c'est encore le pieu mais c'est aussi le poinçon à écrire sur les tablettes de cire. Le mot stylographe apparaît en 1907. Il vient de l'anglais où il est attesté dès 1882, lorsqu'on munit le porte-plume d'un réservoir d'encre.

Il existe une très ancienne science du style. Charles Bally l'a refondée sur les principes de la linguistique structurale. Il écrit :

*La stylistique ne peut être une science historique. La cause en est que les faits de langage ne sont faits d'expression que dans la relation réciproque qui existe entre eux.*

Ses successeurs persisteront à rapporter le style à la langue comme entité autonome, c'est-à-dire à refuser l'approche historique. C'est pourquoi leurs travaux sont décevants. Ils se ramènent à des grammaires. Ils en ont la sécheresse, la grisaille. Ils laissent intacte l'expérience vécue du style, son retentissement subjectif, ses bonheurs et le bonheur qu'on y trouve. Ce serait une propriété immanente au langage, qu'un pouvoir d'exception dévolu à certains hommes rendrait apparente. La démarche oppose un sujet abstrait de toute détermination à l'objet dont on prétend saisir la réalité propre. Les sciences de la nature sont là pour valider la justesse et la fécondité de cette posture existentielle, qui gouverne la connaissance rationnelle. Les choses humaines, en revanche, échappent à cet objectivisme. Le style est chose relative, non pas seulement dans l'emploi différentiel des mots et des tournures, des formes et des couleurs, mais dans leur réception. Il est ou non perçu comme tel. Dans le premier cas, il s'accompagne d'un plaisir spécifique et s'apparente à une révélation. En tout état de cause, il reste voilé de mystère. Tout incite donc à rapatrier la question du style sur le terrain qui est le sien, celui de l'histoire, des luttes qui opposent les hommes entre eux dès la formation des premières sociétés.

Qu'on ait retenu l'instrument graphique pour désigner des façons distinctives d'être ou d'agir, constitue un indice de départ. Le style a à voir avec l'écriture et celle-ci avec l'exploitation de l'homme par l'homme sous sa forme primitive, l'esclavage, dans les premiers empires de l'Antiquité. On date l'apparition de l'écriture de la fin du IV<sup>e</sup> millénaire et ce qui devrait surprendre, ce n'est pas son ancienneté relative mais son tardif éveil. L'espèce humaine est parvenue au stade actuel d'évolution depuis une cinquantaine de milliers d'années. Rien ne nous distingue de la race de Cro-Magnon, même posture verticale, même équipement cérébral. Il y a place, dans sa volumineuse boîte crânienne, sur son vaste cortex, pour les deux aires de Broca et de Wernicke qui commandent l'usage du langage. Ces lointains prédécesseurs parlaient, à coup sûr, mais n'ont pas laissé de traces écrites, rien que des images dont la splendeur fait regretter l'absence de témoignages de

leur pensée. Les recherches d'André Leroi-Gourhan n'ont pas véritablement établi l'existence de proto-écritures aux parois des cavernes où semblent vivre, tant ils sont bien peints, les rennes et les rhinocéros du Magdalénien. Les signes qu'il a relevés, analysés seraient peut-être des ébauches calendaires.

Il n'y a pas loin, pourtant, du dessin au pictogramme, de celui-ci à la forme simplifiée de l'idéogramme et, de là, aux caractères cunéiformes. L'alphabet, qui constitue une révolution dans la révolution puisqu'on s'avise de noter, non plus les choses, mais les sons, est inventé dès le XIV<sup>e</sup> siècle, dans l'actuelle Syrie. Au VIII<sup>e</sup> siècle, les Grecs y apportent cette perfection à laquelle on n'a plus rien ajouté – un caractère pour chaque son, à tout son, un caractère.

Si l'*Homo sapiens* possède le langage articulé sans éprouver d'abord et longtemps le besoin de le visualiser, comme il l'a fait de ses actes, de la chasse, il faut en chercher l'explication hors de l'évolution biologique. L'invention de l'écriture, c'est-à-dire de l'archive, de l'histoire comme science du passé, c'est l'histoire, l'émergence des premières sociétés inégalitaires, de castes et de classes, dont la lutte est l'élément moteur.

Un mobile dont il n'est pas nécessaire de connaître la nature, avidité, paresse, désir d'imposition, pousse les montagnards du plateau d'al-Hadjara, à l'ouest, ou des hauteurs de Kermanshah, en est, à descendre dans les vallées de l'Euphrate et du Tigre, les nomades du



désert de Mongolie à s'enfoncer dans les plaines de lœss de la Chine, non plus pour razzier des biens, tuer et saccager à plaisir, à l'occasion, mais pour asservir leurs populations et s'installer à demeure.

Les premières civilisations sont esclavagistes. Un groupe de guerriers, secondé par des prêtres, astreint des masses paysannes au travail et confisque le surproduit. Son intérêt bien compris le porte à améliorer les moyens de production. Les économistes se sont demandé s'il n'y aurait pas lieu de distinguer un mode de production intermédiaire entre les communautés primitives, organisées sur la base des rapports de parenté et possédant en commun le sol, et l'esclavagisme classique, de type gréco-romain, qui implique la dépendance d'un individu vis-à-vis d'un autre individu. Ce serait le mode de production asiatique<sup>1</sup>. L'État se comporte en entrepreneur. Il contrôle la vie économique, mobilise les ressources nécessaires à l'exécution de grands travaux, l'irrigation dans les empires hydrauliques, les ouvrages défensifs comme la grande muraille, la protection du commerce intertribal, dans les royaumes du Ghana, du Mali, les constructions de pur prestige, comme les pyramides. L'ampleur de ces

1. Centre d'études et de recherches marxistes, *Sur le « mode de production asiatique »* [1969], Éditions sociales, 1974, p. 2. Voir plus particulièrement les contributions de M. Godelier et de G. A. Melikichvili.

réalisations pose un problème technique. La grandeur de la force de travail mobilisée, la complexité du procès, la quantité du produit excèdent les limites de la mémoire naturelle. Nul n'est plus en mesure de se remémorer le nombre et le nom des milliers d'esclaves qui peinent sous le fouet, s'ils ont ou non exécuté leur tâche, versé tout ou partie du tribut exigé.

Les réalisations de ces premières sociétés impliquent un développement des techniques matérielles, donc intellectuelles. Un seuil quantitatif a été franchi. L'activité pratique a pris de telles dimensions qu'elle menace d'échapper au contrôle de l'esprit. Il faut trouver un moyen d'y remédier. C'est l'écriture. On a exhumé des ruines de Sumer, en Mésopotamie méridionale, ses premières traces. Ce sont des inscriptions en forme de coin ou de clou qui resteront en usage jusqu'au commencement de notre ère avant de tomber dans l'oubli. En 1802, Georg Friedrich Grotefend déchiffre les signes « roi », « grand », « fils » dans les inscriptions de Persépolis. Un peu plus tard, Henry Rawlinson lève, près de Béhistoun, des inscriptions à la gloire de Darius gravées à flanc de montagne, en trois écritures et trois langues différentes, vieux perse, élamite et babylonien. La difficulté est physique, aussi. Pour recopier les lignes les plus hautes, il se sert d'une échelle appuyée sur une étroite corniche. Celle-ci s'interrompt et la deuxième inscription se trouve au-delà. L'échelle, lancée sur l'abîme, se brise. Rawlinson réussit

à s'agripper au rocher. Il fait construire une sorte de passerelle et atteint son but. La troisième inscription paraît décidément inaccessible. Pourtant, un jeune Kurde, après avoir fiché un pieu dans une faille de la paroi, réussit à en faire un moulage de papier mâché.

L'essentiel de la littérature originelle répond à la nécessité matérielle. C'est ce qu'atteste la teneur des textes. Il s'agit de transactions économiques ou d'actes juridiques, achat et vente de bétail, de grain, location d'esclaves, prêts, reconnaissances de dettes, connaissances, inventaires, testaments. Ce n'est pas d'emblée que l'indépendance de la pensée écrite, objectivée, se manifeste. Sa puissance révolutionnaire demeure captive de sa fonction première, qui est de décharger l'esprit des servitudes intellectuelles qui accompagnent le travail forcé. Il faudra patienter mille années supplémentaires avant qu'un scribe anonyme ne rédige, comme à main levée, les aventures de Gilgamesh, roi légendaire d'Uruk, parti à la recherche du rameau d'immortalité pour sauver son ami Enkidu. À peine s'en est-il emparé qu'il le perd sans retour.

L'anthropologue anglais Jack Goody a établi l'immense portée des humbles tablettes d'argile tirées des sables du désert. Son étude des listes est un modèle de l'esprit d'analyse anglo-saxon. Il prend appui sur des faits si ténus, si contingents que nul n'y avait jamais prêté attention, pour s'élever, de là, à des conclusions renversantes. L'écriture fixe la parole. Elle la transfère,

du registre de l'ouïe, dans celui de la vue. Elle l'arrache à l'air atmosphérique, qui est oublieux, pour la confier à un support solide, argile, pierre, papyrus, parchemin. On embrasse du regard simultanément et, si l'on veut, longuement, des éléments que le flux temporel emportait, qui se chassaient inévitablement l'un l'autre. La coprésence d'unités qui, jusqu'alors, s'étaient présentées l'une après l'autre, séparément, à l'esprit, lui révèle l'arrière-plan des catégories et des principes qui régissent à son insu, d'abord et longtemps, quand ce n'est pas toujours, sa marche habituelle. Les profondeurs enfouies de la pensée, les ressources auxquelles la parole, fugitive, évanescence, ne lui permettait pas d'atteindre, l'écrit lui en ouvre l'accès. Il lui permet de remonter à chaque instant la chaîne des opérations qui l'occupent, « de biffer mentalement ou réellement celles qu'il a effectuées », d'en évaluer l'incidence sur la suite. Mieux, encore : il lui laisse toute son énergie. Il lui permet de la concentrer sur le point qui l'absorbe actuellement, au lieu d'en distraire une partie à se rappeler les précédents. L'argile s'en charge. On les retrouvera à coup sûr, si besoin est.

Les limites naturelles de la mémoire, donc de la conscience, sont brisées. Une carrière inédite s'ouvre soudain sous les pas des bipèdes pensifs qui erraient sur la terre. Il se peut – c'est l'avis du généticien Cavalli-Sforza – qu'ils aient connu là le plus grand bonheur que nous puissions concevoir. La séparation de l'âme

et du corps, celle, qui s'ensuit, de l'homme et de la nature, ne sont pas encore consommées. D'autres prémisses, animistes, totémiques, préservent la « vaste et profonde unité ». La conscience, en s'éveillant à elle-même, à sa réalité propre, l'a perdue. La raison, comme faculté distincte, procédant conformément à ses lois, à la logique, est un produit de l'écriture. C'est le titre que Pierre Bourdieu a ajouté à celui de l'original – *The Domestication of the Savage Mind* – lorsqu'il a fait traduire et publié Goody, en 1979, dans sa collection « Le Sens commun » : *La Raison graphique*.

Goody ne cesse de répéter, tout au long de son œuvre, que l'événement le plus important de l'aventure humaine, plus que le matin grec et la découverte du Nouveau Monde, l'invention de l'imprimerie et du capitalisme, l'exploitation de l'énergie atomique et la conquête de la lune, ce sont les traces hasardées à la pointe d'un roseau dans une poignée de limon par les scribes sumériens. Les avancées ultérieures de la civilisation, et son état présent, en dépendent, la rationalisation qui traverse et ordonne, selon Max Weber, l'histoire de l'Occident, la scolarisation qui l'accompagne, puisqu'il faut acquérir la maîtrise d'un instrument culturel (la parole est naturelle, d'origine génétique), les formes impersonnelles de domination dans les sociétés développées, avec la bureaucratie, les révolutions scientifiques, l'éveil du facteur subjectif.



Le langage articulé se présente sous la forme d'un grand nombre d'idiomes – quatre ou cinq mille, actuellement – dont quatre, seulement, le mandarin, l'hindi, l'espagnol et l'anglais sont parlés par 30% de la population du globe. Une soixantaine suffit à 90% de l'humanité. Le reste est pratiqué par des groupes de quelques centaines de milliers, quand ce n'est pas de milliers ou de centaines d'individus. Ces langues peuvent être réunies en familles, comme l'indo-européen avec ses branches indo-iranienne, germanique, romane, à laquelle appartiennent le français, le slave, le celtique... De l'un à l'autre, la parenté est visible. Leurs lexiques ont un air de famille. La négation, par exemple, emprunte le son [n] – non, *nein*, *niet*... Toute ressemblance disparaît, en revanche, lorsqu'on change de famille, qu'on passe aux langues ouraliennes, sino-tibétaines ou chamito-sémitiques. C'est le double arbitraire du signe, l'absence de rapport entre le son et le sens, d'un côté, la chose, de l'autre.

L'unité du fait linguistique ne se révèle qu'à un examen approfondi, grammatical. Si absolues que soient les différences lexicales, morphologiques ou sémantiques qui les séparent, les langues ont en commun de se réaliser sous forme de phrases. Et toute phrase, dans chaque langue, se ramène à un binôme. Elle associe un signe de substance et un signe de durée – ce que nous appelons un nom et un verbe. Tous les hommes tiennent donc le monde pour un mixte d'espace et de temps, que Kant posera, le moment venu, comme conditionnels *a priori* de toute expérience possible. De ce schéma élémentaire, universel, découle la capacité de récit. Elle consiste à verser des signes changeants dans la matrice récurrente de la phrase pour verbaliser un état de choses et ses métamorphoses.

L'écriture n'a rien changé à cette structure profonde. Elle en a simplement reculé les limites, comme elle a étendu indéfiniment le nombre de faits qu'il est permis de garder à disposition, en mémoire. La phrase la plus longue de notre littérature est de Marcel Proust. Elle se trouve dans *Sodome et Gomorrhe* – « Race maudite... » – et contient plus d'un millier de mots. Mais ce reste une phrase, assise sur un nom et un verbe principal. Son expansion sur plus de deux pages vient de ce que l'idée de temps, c'est-à-dire de changement, peut être introduite dans les éléments non verbaux de la langue, le nom, l'adjectif, l'adverbe. Il suffit, par une mise en abyme, de les convertir, à



leur tour, en phrase. Par exemple, un adjectif devient une proposition relative – « une région stérile, une région où rien ne pousse », un nom une proposition complétive – « on attend son retour, on attend qu'il soit revenu ». La phrase complexe, à subordinées enchâssées, permet d'obtenir un degré supérieur de précision temporelle, c'est-à-dire de montrer l'action de la durée sur l'étendue, le devenir.

Indépendamment de sa richesse inépuisable, de la civilisation raffinée, opulente, hautement consciente qui l'a nourrie, l'œuvre de Proust est inconcevable sans l'écriture. C'est le papier qui fournit à ses phrases ramifiées, sinueuses, enveloppantes, le support sans lequel elles tomberaient dans la confusion ou tourneraient court. Et les « paperoles » débordant partout des gros cahiers révèlent la poussée impétueuse, la fécondité inépuisable d'une pensée armée de la plume, appuyée sur la page.

À l'opposé, les productions des civilisations orales semblent dépourvues de style. Le fait stylistique semble inséparable de la culture graphique, donc de l'inégalité, de l'oppression et de l'exploitation.

Il est vrai que les mythes recueillis auprès des populations que l'Europe a rencontrées, asservies, exterminées pendant l'ère coloniale l'ont été dans les pires conditions qui soient. Lévi-Strauss a considéré, en son temps, les termes, pareillement funestes, de l'alternative à laquelle est réduit un esprit occidental curieux des

civilisations primitives. Soit il les a découvertes sur les talons de Colomb et des conquistadors, quand elles étaient encore intactes et brillaient de tout leur éclat. Mais il leur était inégal, plein de préjugés, sans impartialité ni bienveillance, sans méthode, sans compréhension, à tous les sens du terme. Et lorsque, avec le recul de quatre siècles et par l'effet des changements politiques, sociaux, scientifiques survenus dans l'Ancien Monde, il a abordé ces cultures dans les dispositions morales, avec les moyens intellectuels requis, le sujet ouvert, éclairé, bienveillant – le savant – qu'il était devenu, a constaté que son objet, dans l'intervalle, était irrémédiablement dégradé quand il n'avait pas complètement disparu.

Des explorateurs, des Jésuites, des administrateurs, des colons, des voyageurs ont eu la patience, toutefois, de recueillir quelques-uns des récits qui avaient cours dans les contrées sans écriture. Trois raisons s'opposaient, peut-être, à ce qu'ils décèlent les marques auxquelles nous assimilons le style, l'une, linguistique, l'autre, logique, la dernière, historique. Celle-ci est déterminante. Elle relève du développement inégal. Elle inspire un sentiment de supériorité, donc de mépris, à l'observateur. Il ne prêtera pas l'attention nécessaire aux racontars de sauvages arrêtés à l'âge de pierre, à des langues aux complications inattendues. Elles sont fertiles en distinctions dont le parler des sociétés développées s'est progressivement débarrassé. Elles

marquent des propriétés que nous tenons pour accessoires dans les échanges courants, l'identité sexuelle des interlocuteurs, par exemple, qui est neutralisée dans les langues européennes (le couple je/tu ne présente pas de variation de genre), et encore le duel, comme en grec, des flexions indiquant l'état, la position... Il arrive qu'on évite systématiquement les mots qui rappellent le nom d'une personne décédée, pour ne pas irriter son esprit. Le lexique est continuellement remanié, la parole ennemie de la mémoire, rongée par l'oubli. Une dernière particularité, qui paraît suggérer un souci formel, dénote, en vérité, un déficit relatif. André Dupeyrat, qui évangélisait une tribu papouane, les Fouyoughé, dans l'entre-deux-guerres, observe que leur langue « n'a presque pas de noms désignant les idées ou termes généraux dans lesquels on classe les êtres et les choses (comme, par exemple, le simple mot "forêt") ni de termes abstraits ». Il ajoute : « Pour exprimer un sentiment aussi naturel et commun que l'amour, le fouyoughé emploie cette prosaïque périphrase : *naur'oua gan ou gotsia*. Mon cœur (ou, plus précisément, mes entrailles et viscères) saute dessus toi. »

Et puis, nous ne comprenons rien à ces récits après qu'ils ont été traduits dans nos langues. Leur texte, qui est celui de l'enfance de l'humanité, que nous avons nécessairement parlé, compris, des milliers d'années durant, s'est altéré, obscurci au point de nous faire l'impression, lorsque nous le lisons, d'un rêve. Lucien

Lévy-Bruhl a consacré l'essentiel de sa carrière à tenter de comprendre sans véritablement y parvenir – ses *Carnets posthumes* le disent – la mentalité primitive. À quoi tient-il que des hommes qui représentaient une fraction importante du genre humain, encore, au début du siècle dernier, s'obstinent à refuser l'évidence, ignorent la réalité, persistent dans des croyances absurdes, usent de magie même après qu'on s'est efforcé de leur faire voir de quoi, exactement, il retournait. «Tous les objets et tous les êtres sont impliqués dans un réseau de participations mystiques : c'est elles qui en font la contexture et l'ordre. S'il est intéressé par un phénomène, le primitif songera aussitôt à une puissance occulte et invisible dont le phénomène est la manifestation.» Et, un peu plus loin, citant Hugh Jameson : «“Même les plus intelligents des indigènes ne peuvent être convaincus que la mort provienne jamais de causes naturelles<sup>1</sup>”.»

Il a fallu poser en principe que les faits de sens étaient d'ordre essentiellement relationnel pour que les mythes émergent de l'obscurité où ils avaient sombré. Une rationalité du second degré, celle de la science, a rendu à l'humanité occidentale les récits des autres cultures, le texte de son propre passé. Comment réprimer un frisson d'enthousiasme lorsque Claude Lévi-Strauss,

1. Lucien Lévy-Bruhl, *La Mentalité primitive*, Paris, Félix Alcan, 1928, p. 6.